L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 27 NOVEMBRE 1892.

BULLETIN ARTISTIQUE

VI

Théâtre de l'Opéra.—Parlons un peu de la troupe de comédie.—La diversion qu'elle fait ici, comme corps auxiliaire.—Son importance aussi comme facteur dans les recettes.—Son succès dans LES SURPRISES DU DIVORCE.—*Variété du menu.—Apéritif.—Le nouveau succès parisien:* CHAMPIGNOL MALGRÉ LUI.—*Reprise de* GIROFLÉ-GIROFLA.—*Second début de M. Gluck.—*FAUST.—*Sa place au répertoire.—Contrepoint et pâte.—M. Gluck et son second début.—*SIGURD.—*Livret et partition.—M. E. Reyer. — M. Raynaud.—Mme Lemaitre-Schweyer.—M. Chauvreux.—Mlle Boudoux — Mme Mounier.—M. Dethurens.—Les chœurs.—L'orchestre.—En matinée,* CARMEN.—*Ce soir, reprise de* GIROFLÉ GIROFLA.—*Cousins ou cousines.*—LE TROUVÈRE. — LE PARDON DE PLOERMEL.

C'est par la troupe de comédie que je veux commencer mon Bulletin Artistique de ce jour. Et pourquoi non?

Peu nombreuse est la phalange, soit; mais elle offre un front qui ne manque pas de vaillantise, ma foi! et si, par ci par là, il m'a fallu lui adresser ce qu'en aura appelé des sévérités peut-être, il me plaît aussi, il me plaît surtout d'en écrire du bien, quand j'ai pu constater celui-ci par moi-même, ou lorsqu'on celui-je me fais l'écho du parterre.

Or, à plus d'une représentation—comédie ou opérette—j'ai noté de très appréciables valeurs, et pas qu'est besoin d'aller plus avant dans la saison présente pour pouvoir affirmer, en se basant sur des faits, sur des chiffres, que ces valeurs-là sont pratiques, utiles.

En matière de théâtre aussi: "*On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*"

Oui, fréquemment j'ai dû reconnaître, en faisant autrefois de la direction, que le secondaire était aide excellente au principal. On sait en quelle estime je tiens la troupe lyrique actuelle; dès l'abord j'ai dit, j'ai maintenu contre bien des oppositions quand même et intéressées, les efforts heureux de la direction dans la composition de son personnel comme ensemble. Donc mon attachement à l'Opéra, ma sincère considération pour l'administration présente ne permettent point de penser que mon objet soit la moindre insinuation malveillante à l'endroit des sujets du chant. Ainsi injuste intention sera toujours loin de moi.

Mais enfin la mise est endoyante et le répertoire n'est pas toujours tout ce que le voudrait une administration. Malgré tous les soins apportés à sa variété, à son renouvellement, il y a un certain cercle convenu, comme imposé tacitement, dont on ne le peut guère sortir. Une fois ce cercle parcouru, le public est d'un mauslement moins aisé; plus difficiles deviennent les moyens d'attraction.

Or pour peu que vous lui trouvies alors une diversion; pour peu que vous offriez quelque mets nouveau à son menu, vite vous le voyez y mordre à toutes gueuottes; l'apéritif a agi, le blasé—il croyait l'être du moins—le blasé n'est resté en goût, et tout à l'heure, après ce petit renouveau, il reviendra volontiers à la carte dont il s'était dit presque gavé.

Vous aurez beau faire, il advient des périodes où vos meilleures combinaisons sont trompées. Les recettes sur lesquelles vous aviez compté, et sur lesquelles vous aviez bien véritablement le droit de compter, par l'exploitation de votre compagnie de premier plan, ne répondent plus à votre attente; et à la minute où vous allez vous révolter contre le sort, la compagnie de second plan se montre, donne. Elle fait sonner ses grelots après les puissantes fanfares de l'entre; et à ces grelots la foule répond, ma foi! la foule accourt; une cascade de dollars à la passe; et l'équilibre, un instant rompu, est rétabli. Le changement, si essentiel à l'être humain, a opéré.

Or depuis l'ouverture de la campagne en marche la troupe d'opéra, dont j'aime toujours à consigner ici le prix réel, n'a pas donné les résultats pécuniaires qui auraient dû lui être équitablement acquis.

Nombre d'exécutions remarquées et remarquables en effet, ont eu lieu devant des salles relativement mesquines, et les recettes du premier mois n'ont été bien de totaliser par un montant en rapport avec l'élévation du budget; en rapport surtout avec l'élévation de la valeur artistique des pensionnaires de M. Maugé.

Eh bien en présence de ce mérite mal récompensé, très heureux a été le rôle des sujets du vaudeville ou de la comédie. Comparativement à leur émargement au budget, ils ont été d'une productivité fort louable, en vérité; le petit corps auxiliaire en sera montré d'un excellent secours à la grande armée. Donc il est juste de le porter à l'ordre du jour; ce que j'ai voulu faire.

Je n'assistais point à sa victoire de dimanche dernier; mais je sais qu'elle a été complète; une unanimité d'opinion à cet égard chez tous ceux que j'ai consultés.

C'était dans *les Surprises du Divorce;* affaire chaude et amusante au possible. Trois actes menés par des hommes de théâtre du faire le plus fin; ayant de l'esprit à en revendre et sachant l'employer sur forme originale.

A la création—au Vaudeville de Paris—le rire fut tel que l'échec s'en prolongea toute une année en plus.

Oui, durant trois cent soixante-cinq jours à peu près, ce furent toujours *Les Surprises du Divorce;* et elles avaient beau ne plus vous faire une surprise, puisque déjà vous les aviez vues, toujours le même rire vous reprenait, et, chacun sait ça, rien de plus sain, de plus rajeunissant que ce rire là. Les beaux enfants sont enfantés dans la joie; qui donc encore a dit cela?

Donc on en a eu les bons éclats dimanche dernier et une fois de plus cette soirée a tout simplement pour la troupe dite parlante. Beaucoup de monde pour cette symphonie de joyeuse humeur; c'est-à-dire réclame nouvelle, et la plus productive de toutes.

Je crois, en somme, que l'administration a vu le moment de faire un travail vers notre paient, en nous rendant le genre parlé.

Le répertoire de la comédie française est adorable; il est inépuisable; si bien que de lui vivent à peu près tous les adaptateurs, tous les auteurs fibustiens littéraires, de toutes provenances de toutes nationalités.

Des programmes, où se croisent la comédie, le vaudeville, l'opérette et même l'opéra comique en réduction, sont dédiés—et les avoir ici; et si, comme je n'en doute point, on sait puiser dans le dossier du panier des nouveautés, autant que possible, vous verrez que ces représentations du dimanche soir seront bien cotées sur notre marché, et qu'elles vaudront, toutes proportions gardées, un important apport à la caisse du théâtre.

Je viens d'écrire ces mots: "dossier de panier des nouveautés;" ils me montent en mémoire les trois notes de M. M. G. Feydeau et M. M. Duvallières, qui obtiennent tout récemment aux Nouveautés, de Paris, un succès vraiment égalé: *Champignol malgré lui.*

On prévoit déjà que l'œuvre est en possession de l'affiche pour une bien longue période.

Dans l'espèce les partieuse de telle ou telle manière, de telle ou telle forme, sont contraints à courir toute opposition; ils désarment; une verve du diable s'empare d'eux, les emporte avec elle. Pas moyen de raisonner. On parle d'un second acte, entr'autres, qui maintient tous les public en haleine de rires.

Champignol malgré lui, tout en demeurant à Paris, qui en raffole, et où, depuis trois semaines, il fait de l'or, va commencer son tour de province.

Après avoir lu à ce sujet les lucidites horticoles et autres, j'ai vouln recommander à M. Maugé ce nouveau-né qui vient si bien à bas. Il serait, je crois, de fructueuse exportation.

Avant de quitter cette troupe de comédie et d'opérette, je rappelle que, ce soir, elle donne rendez-vous aux habitués du dimanche dans *Girofle Girofla.*

En attendant, je lui renouvelle mes félicitations; elle s'acquitte fort satisfaisamment de sa part de devoir. Grâce à elle, la coulée gauloise reparaît en nous; voici revenu le goût d'un genre trop méprisé pour qu'on n'en désintéresse jamais cette saison.

Un genre comédie, drame aussi, à mon avis, le magnifiquation la plus élevée, la plus complète, suprême de l'Art au théâtre, et le goût d'un compositeur reste belle, reste immense, elle ne saurait équivaloir à celle d'un grand littérateur, d'un grand dramatiste. Le gloire à ces degrés.

Et, n'en doutez pas, cette prépondérance des œuvres littéraires ira toujours croissant; la popularité prodnotive des scènes de comédie, drame et même tragédie, se fera plus dominante encore, si certaine esprite, fort distinguée pourtant, persistant, en musique, à vouloir fonder ce que, par précaution, par prudence, ils appellent l'Ecole de l'Avenir, et ce que beaucoup appellent dans le présent l'Ecole de l'Ennui.

—*Faust* n'est point de cette dernière Ecole, et, en dépit des contestations de la première heure—il s'en produit toujours pour les hautes conceptions humaines—il est resté,—à côté des puissantes partitions irrévocablement consacrées par la perpétuité de triomphe—l'une des plus solides assises du répertoire.

Il n'en serait pas ainsi, si M. Gounod s'était borné à un monteur—ce qu'il est—doué d'incomparable savoir musical. En effet, la science est, par dessus tout, d'essence perfectible; en ce domaine les mêmes d'aujourd'hui seront les vaillées de demain; c'est un escalier qui va encore, toujours, à travers les siècles des siècles. Ce qui vous est maintenant dialogue brillant, devra tout à l'heure être retiré de la vitrine, de la montre, pour être modestement relégué dans les compartiments destinés aux *resignés.*

La génie, lui, étant d'émanation divine, jetée hors de son éclat et les triomphantes clartés en traversent, sans éclipse, tous les âges.

Faust est, en maints passages, la production d'un artiste de génie; c'est toujours assurément celle d'un poète et d'un poète dont le cœur sait aller droit aux cœurs des autres.

Certes, il n'est, j'imagine en simple profane et dilettante que je suis, aucune combinaison savante de la composition musicale, qui demeure à l'état de secret pour M. Gounod. Tous les mystères de l'instrumentation il les a pénétrés; toutes les choses charmantes qu'il se peuvent dire les timbres divers en s'unissant, en se croisant dans les dialogues les plus animés, les plus caractéristiques de l'orchestre, il les connaît de reste. Ce qu'il a fait pour la partie mélodique, il le réaliserait bien moins aisément encore pour la partie symphonique; mais il a au moins maintenir dans les limites de leurs fonctions respectives chant et orchestre.

Et tout en prouvant, grâce à des pages grandioses, sa maîtrise de splendide technicien musical, il a fortement étreint, embrassé l'objet de son culte: La Poésie. Il ne connaîtra jamais l'abjuration.

C'est par cette poésie, c'est d'elle que vit *Faust.* L'ouvrage a si bien le charme et la durabilité que, partout et à chaque reprise, il remouvelle les mêmes sensations. Les auditions ont beau s'en multiplier, il semble qu'à chacune d'elles quelque côté de la partition, non fouillé jusque-là, s'y montre pour laisser en irradier des splendeurs ignorées.

Faust a servi de second début à M. Gluck se livrer davantage; mieux céder à l'entraînement du personnage. Non seulement l'impression, plus résolument soulignée, y trouverait son compte, mais les cordes empruntaient des sonorités accrues à cette hausse de température.

C'est sans nul doute un don précieux que celui de savoir se maîtriser, de ne se point surmener en scène; mais par contre, une trop grande économie de tempérament amène les effets incomplets, insaffisants.

En cela il y a eu, m'a-t-il paru, un pas de fait par M. Gluck à cette reprise de *Faust.* J'écrirai, afin de donner comme une forme tangible à ma pensée, qu'il a, pour ainsi parler, mis des dièzes à la clef de ses effets; mais un effort de plus, s'il vous plaît, et elles y de tons les sept.

Je ne prétends pas que notre public soit précisément partisan du coloris surabondant; mais il est certain qu'avec ses habitudes de popularisation du lundi, il est fait aux condiments relevés; les traits accentués vont à sa nature. Il affectionne les tons chauds.

Dieu me garde de conseiller les exagérations à M. Gluck, qui me semble de trop bonne éducation pour verser dans le goût outrancier; mais une fois de plus je l'engage à mieux forcer la note.

Arrivé fort tard à la représentation de *Faust*, je ne veux, je ne puis parler de lui qu'au merveilleux acte du jardin.

Là, dans la justement célèbre cavatine: *Salut, demeure chaste et pure!* j'ai retrouvé l'artiste prouvant, par plus d'un trait, que la cemention du beau est en lui.

Mais aussi une fois de plus force m'a été de penser qu'il ne se préoccupe pas assez de la communiquer à ses auditeurs; et si je revienne à ce dire de ma première appréciation, c'est que j'estime qu'un sujet intelligent, comme l'est M. Gluck, est ceux dont on doit aisément obtenir la marche en avant.

Si j'ai ingénie autrement j'aurais recours à son endroit à quelques lignes banales, à sons vagues, latent, que le lecteur pût interpréter à sa guise et je pourrais. Or c'est parce que je crois qu'il lui est dû de s'arrêter à sa personnalité, de l'insister sur mon opinion, vaille que vaille.

Le sens du morceau que je viens de dire est sans doute compris par le ténor; cependant c'est seulement à fleur de peau que ce sens est indiqué.

Je demande à cette page plus de rêve, plus d'enlèvement, et je maintiens, avec la certitude d'être absolument dans le vrai, que M. Gluck peut donner l'un et l'autre.

Le côté rêveur, il l'a; ces périodes l'indiquent de temps à autre et quant à ce que j'appelle l'enlèvement, pas n'est besoin, pour y arriver, des cordes clairsonnantes. Ce qui est en lui suffit parfaitement à un important objet en ma tibre de chant. Seulement qui veut y parvenir, quels que soient ses moyens d'exécution, ne touchera complètement le but qu'en y employant le procédé des contraires.

Je pense en fait que la voix la plus solide, la plus éclatante des sonorités, n'arrivera jamais à l'enlèvement, devant un public choisi, par le fait continu de soliloque. A se faire entendre sans trêve, cette sonorité blasera sur le premier effet produit, sur les coups de force; prenant son parti de la fatigue, n'en doutez pas.

Que si, au contraire, cette voix est habilement pédaliée,—pardonnez-moi le barbarisme — les sons intelligemment modifiés, ménagés, opposés; que si la succession du *forte* et du *piano* est artistiquement entendue, ce *piano* mettra mieux en saillie le *forte*, et même la voix fût-elle de mince volume, elle saurera infailliblement l'illusion d'une intensité double.

C'est l'art du chant; il vit de diversité: de lumière et de pénombre; de coups d'éclat et de sons étoilés; il lui faut les violences des feux du soleil et la tiédeur et l'indécision de tons, et le flottant des vapeurs crépusculaires.

Contrastes, contrastes, encore et toujours; c'est la loi; et en les appliquant avec talent, l'artiste, même au clavier le plus insuffisant, comblera en quelque sorte cette lacune et à coup sûr captivera son parterre.

Or M. Gluck est en possession de moyens qui, sans être fort amples, sont à la hauteur de son emploi; il lui appartient d'en distribuer, d'en dépenser sainement la somme.

C'est en procédé des oppositions, rencontré, du reste, à tout pas dans la nature, que je voudrais voir plus souvent employés par M. Gluck. Son usage complétera Peffet dans la cavatine que je viens de citer, et qui a été flatteusement décoiffé et accueillie par la salle.

La phrase de l'andante—l'une des plus admirables inspirations de Gounod: *Loinin moi, laissez moi contempler ton vi*sage! est une phrase d'amour, un sentiment vrai; mémoires elle veut p'un d'abandon, plus de détachement. Là encore est nécessaire une opposition de timbres, afin d'arriver à intensifier l'effet; le son de tête de l'ut d'estudre, doit mourir, pour aussi dire, dans ce le nige, tout de poésie, tout d'extase, et auquel il faut juste, tout juste la vibration nécessaire pour être entendu et planer durant une mesure.

La partition de M. Gounod paraît avoir contraint les sympathies que déjà celle de Bizet avait gagnées à M. Gluck. Peut-être, tout en étonne maintenant ici en un mot: Vouloir. Il peut.

J'ai déjà parlé des artistes qui ont pris dans *Faust*, dans je pense, sans plus attendre, à *Sigurd*, me réservant d'y revenir dans un autre Bulletin artistique, si celui ci ne me suffisait point, pour en parfaire le compte-rendu.

Oui, plus j'y songe, plus je reste convaincu de ce que j'ai déjà écrit ici au sujet du livret de *Sigurd*. Il a fallu toute la robustesse du talent de M. Reyer pour en tirer la splendide partition que vous savez.

J'ai beau repasser encore et encore par la pensée ces interminables quatre actes, avec leurs neuf ou dix tableaux, je ne puis admettre que parlent sérieusement ceux qui prétendent cette forme de poème, comme supérieure à celle des librettos qui jusqu'ici ont occupé la scène.

Que des écrivains de talent avéré, comme MM. Camille du Locle et Alfred Blau, par exemple, travaillent sur pareille donnée; je le comprends. Les hommes d'imagination font aussi force chiffres de nos jours, et ils ont, pardieu! bien raison. MM. Camille du Locle et Alfred Blau à l'instar de tant d'autres, ont donc en cela suivi le mouvement; ils ont obéi à la mode en confectionnant un vêtement commandé peut-être et qui paraît être dans le train du jour.

Mais ils ne peuvent admettre que telle doive être désormais le moule de l'opéra; il est évident que c'est là rétrograder vers un passé qui est en raison d'être, mais qui n'est en raison de disparaître. C'est, en argot moderne, faire machine en arrière et rouler jusqu'aux origines mêmes de la littérature; jusqu'aux mythes, aux romans et chansons de gestes, aux enchantements, que sais je?

Vous figures-vous les écrivains qui font prime en ce moment, faisant dégringoler jusque-là le livre, et nous accommodant le roman à cette sauce d'antan, qui ne s'est certainement pas bonifiée en vieillissant?

Et pourquoi infliger ainsi pareil cadre à la musique? Pourquoi la coucher sur ce chevalet de Procuste?

Pourquoi? Peut-être ne serait-on pas bien loin de la vérité en répondant que nombre de compositeurs ayant opéré une inversion dans l'art, et voulant que désormais, dans toute œuvre lyrique de la scène, la plus forte somme d'intérêt soit à l'orchestre, ils demandent aux librettistes que désormais le drame se déroulant en scène n'ait pas assez d'intensité pour attacher l'auditoire plus que ne le pourrait faire la partie instrumentale. Vous êtes sûrs, M. Jouve!

Et vite disons que ces observations préliminaires ne sont nullement à l'adresse de M. Reyer.

C'est mon opinion bien honnête, bien sincère, qu'à parts certaines rares parties, le libretto de *Sigurd* est un puissant vêtement d'ennui; qu'on n'y trouve aucune situation nouvelle, troublante; que l'action puérile—véritable fiction à occuper les enfants—s'en va languissante, par les chemins battus, et que le tout se déroule bruyamment, vulgairement, ainsi que le plus surmené des mélodrames.

Comme pièce, cela est presque aussi somnolent que *Lohengrin*; et c'est donc justice de dire que M. Reyer est deux fois grand artiste pour avoir élevé pareil monument sur tel piédestal.

En temps et lieu, j'ai parlé de cette partition, qui aurait plus d'envolée encore, si on la dégageait de certaines longueurs dont peut être elle est alourdie, au premier acte spécialement.

Je ne me livrerai donc pas à une analyse que j'aurais cependant plaisir à reprendre; mais je ne puis me défendre de reconnaître qu'à partir du second acte, les beautés se rencontrent presqu'à chaque pas, à mesure qu'on avance en cette composition si large, si scupturale. Et alors qu'il semble que le musicien doive être exténué de travail et aussi de dépense d'imagination, on le retrouve plus copieux, plus ardent que jamais comme invention dans son quatrième acte; un chef d'œuvre qui ne perpétuera, ainsi que les hautes conceptions du génie humain, malgré toutes les évolutions d'écoles. Cela est du beau absolu, c'est-à-dire immortel.

A coup sûr, là comme partout, l'orchestration est des plus opulentes. A tout instant se meuvent, se croisent ou qu'elle ouvre; un coloris rayonnant qu'elle fait éclater, flamboyer; des rencontres, des fusions admirables de timbres, de sonorités remuantes, inattendues, nouvelles, frappant à "*coups pleins*," comme l'on disait aux temps des faits de chevalerie; et pas tout à l'heure des épisodes tout empreints de sérénité, de tendresse, d'amour contemplatif.

Mais ce n'est pas du seul orchestre que se paie ici le maître; écoutez ce qui se passe à la scène. Le chant y tient aussi; il gravite non rôle dominant et vous fait pas-ser par toute la gamme des passions terrestres: depuis le doux berceuse des rêves de l'âme, jusqu'à ces grandeurs de tempête qui arment les bras et tuent.

—Les exigences d'un public aussi peu flottant que le nôtre font la tâche bien rude à tout directeur. En raison de cette composition de salle, toujours à peu près la même, il lui faut improviser en quelques jours, en quelques heures parfois, ce qui occupe des mois entiers, en d'autres milieux, bien mieux pourvus que nous cependant.

En face d'un ouvrage comme *Sigurd* on comprend vite quelle besogne s'impose, surtout quand il s'agit de gagner le plus de temps possible; de battre le rappel des recettes, un peu beaucoup attardées, on le sait, en ce premier mois d'exploitation.

En bien, moi qui ai quelque habitude du théâtre, qui crois en connaître assez pleinement le fonctionnement, je sais d'avis qu'une fois de plus l'administration a excellemment mérité de son public.

Au milieu d'un certain désarroi, dont les causes ne sont plus à redire, elle n'a pas laissé son répertoire chômer; elle l'a même dépensé avec une prodigalité que l'on pourrait presque dire dangereuse, à la pensée de la période de plus de deux mois et demi qu'il faut encore franchir.

C'est dans ces conditions et avec la presqu'indispensabilité de l'improvisation que *Sigurd* a été remonté.

Mais l'ouvrage a été chanté la saison dernière, me direz-vous sans doute ceux qui voient superficiellement les choses de théâtres. Cela est vrai, et ce qui est vrai également, c'est que les artistes actuellement groupés à l'Opéra, ne s'étaient probablement jamais trouvés réunis pour l'exécution de cette même œuvre; c'est que plusieurs d'entr'eux, et du premier rang, n'avaient peut-être jamais abordé l'ouvrage, ou ne l'avaient pas joué depuis longtemps; c'est que chœurs, rôles accessoires et orchestre nécessitaient rasoorda, répétitions, etc.

Bref d'était tombe une pesante responsabilité que cette remise à la scène d'une partition à pareille envergure.

Tout cela considéré, il faut, sans hésiter, féliciter du résultat direction, artistes, chefs de service.

S'il y a eu des imperfections à la première soirée, je suis certain que la plupart ont disparu à la seconde, dont je n'ai pu être, à mon plein dépouillement. On aura en plus entière possession de toutes les parties; mouvements, évolutions, incidents de scène, auront été mieux réglés, et l'on aura mieux mené les changements, les dédoublements, les modulations, de décors, dirai-je, de kaléidoscopique second acte, avec ses gammes de tons, de lumière et cette montée de vapeur, dont la pression haleine ne me peinait guère, l'autre soir. En effet, je me rappelais qu'elle m'avait valu, la saison dernière, des sensations de quintes..... de tout, p ne que suffisantes pour réveiller la Valkyrie, si le ténor ne s'en était pas chargé.

J'hésite toujours à parler de l'exécution d'une partition de semblable ampleur, quand je n'en ai eu qu'une audition; mais enfin, puisque l'usage fait au critique une obligation, on la peu près, d'une expression quelconque d'opinion, au risque de la formuler trop hâtivement, laissez-moi vous dire que, relativement parlant, c'est-à-dire vu le peu de temps consacré à la tâche, cette représentation initiale a été satisfaisante.

Absolument parlant, des disparates étaient à noter dans les ensembles, chœurs et autres; quelques hésitations aussi chez plusieurs artistes de premier plan.

Le rôle de Sigurd est l'un de ceux qui doivent éprouver le plus un ténor. Non pas qu'il y dépasse l'échelle ordinaire et que la partition ou la tradition lui impposent de ces bonds alpestres qui vous enlèvent jusqu'à l'ut ou à l'ut dièze même.

Ce ne sont plus là aujourd'hui des dians pour consterner un ténor. Que si l'ut attendu—un article beaucoup trop demandé en ces temps—le gênait le moindrement, il est des accommodements avec la transposition, et on n'est point travail d'Hercule que de faire accepter pour l'ut réclamé, un si ou même un si bémol.

Mais les tonalités de la partie de *Sigurd* sont, en général, fort périlleuses; presque tout le temps il lant que l'artiste y aille de la pléniitude de ses moyens. Tessiture fort tendue.

M. Raynaud s'est, presque sans trêve, montré à la hauteur de cette responsabilité, et dès les sonorités de son entrée se résolument mise en lumière, où l'attaque est vraiment de front: *Prince du Eldis*, il n'est pas très favorablement.

Les cordes sonnaient avec franchise dans ces régions élevées, aiguës où il leur faut se maintenir.

Ce début a contribué à jeter de l'éclat sur ce premier acte, qui exige fougue, entrain, pour faire oublier les développements quelque peu exagérés qu'en ont fêtes de charité.

Le prix du billet est fixé à 25 cents.

Quant aux autres détails, nous prendrons plaisir, lorsque Fheare et cette venue, de les faire connaître à nos lecteurs.

DR. PRICE'S Cream Baking Powder.
La seule Poudre de Crème de Tartre Pure.—Pas d'Ammoniaque; Pas d'Alun.
En usage dans des millions de familles—40 années d'épreuve.

En revanche, de l'émotion, des nuances bien éprouvées, de la chaleur dans le duo si supérieurement écrit de Sigurd et Brunehild.

Appréciation qui effleure à peine l'ensemble du rôle, et que j'aurai à reprendre dès qu'il m'aura été possible d'entendre l'œuvre à nouveau.

Puisque j'ai cité cette incomparable page, inscrivons y bien vite un brillant succès pour Mme Lemaitre Schweyer. Déjà, à deux avec Gunther, d'une si magistrale facture aussi, elle s'était montrée artiste éminente; déjà, par le jeu comme par le chant, elle y avait remarquablement portraituré la Valkyrie qu'agite et trouble sans cesse la phrase typique, le délicieux leitmotiv, tant caressé par le compositeur, à travers les quatre actes. Mais dans ce duo de la fontaine elle s'est vraiment surpassée. Elle y a eu des demi-teintes exquises, non seulement dans la tonalité, dans le son, mais encore dans le sentiment qui, lui aussi, se manifeste en sommes infinis, en lignes d'une délicatesse, d'une ténuité indicibles.

Ce sont là détails qu'exige la situation; la plus vibrante de l'ouvrage, d'ailleurs, et j'aime à louer l'artiste de les avoir si heureusement réalisés.

J'ai trouvé sa voix mieux appuyée, et partant mieux conduite que jamais. Beaucoup plus de résonnance aussi dans le timbre et plus de justesse, plus de portée dans l'accent musical. Le duo avec Brunehild a été détaillé par lui avec sentiment juste et sans chaleur outrée dans l'expression.

Sous le rapport purement musical Mlle Boudoux a prouvé une fois de plus qu'elle a reçu d'excellentes leçons; mais le pathétique, le drame manquent à un chant d'Hilda. La partie écrite par le compositeur était bien là, mais non l'accent, mais non le personnage. C'est là un complément auquel je la rappelle encore.

Le chant n'est qu'une partie du devoir de l'artiste lyrique: celle ci ne se complète qu'avec le vivre de chant, pour ainsi parler; qu'en animant de chaleur et de passion le rôle qu'elle a mission d'incarner. Hors de là, adieu les effets puissants de la scène! Là il faut se livrer résolument, entièrement, toujours.

Mme Mounier sait ce qu'est la composition d'un rôle; celui d'Ilta en témoigne de nouveau. Peu d'intérêt musical s'y rattache, et l'on ne saurait s'attendre à ce qu'une artiste en tire beaucoup plus grand effet.

Je n'ai jamais négligé une occasion de dire en quelle estime je tiens le talent de M. Maizac. Ce fait me met donc parfaitement à l'aise pour avouer que j'attendais mieux de lui dans le rôle de Hagen.

C'est un chanteur qui a de la voix, mais en pétillante mélodie: *Peuple fais retentir les airs!* n'en a pas moins un brio, un mousseux, une fraîcheur d'allure, un entraînement que M. Maizac, un chanteur de grand goût cependant, n'a pas assez mis au relief, malgré le bel ensemble.

Et n'allons point passer sous silence M. Dethurens, qui dit avec son étiffant ligueur l'invocation du Grand Prêtre, écrite d'un style large et qui porte son cachet.

L'orchestre n'était pas irréprochable, l'entrée, dans la partie chorale; plus d'une fois elle a paru fléchir, elle hésitait chercher sa voie; comme la demander avec inquiétude au chef d'orchestre de cette soirée: M. Lemaitre.

Tout ce monde se sera retrouvé sans doute hier et remis dans le bon chemin.

Les chœurs rencontrent parfois chez l'orchestre, on ne peut s'attendre à ce que soient obtenus tous les effets complexes voulus par le compositeur; pourtant il serait injuste de ne pas reconnaître qu'en somme c'est là une exécution louable; et que dans maintes passages de l'ouvrage il y a eu intelligente observation des nuances, accent et vigueur.

Aujourd'hui, en matinée, *Carmen* que chanteront M. Gluck, Mmes Nazat, Jean Boyer; M. Dethurens. Au quatrième acte grand divertissement par les danseuses du tout le corps de ballet.

Ce soir, *Girofle-Girofla*, opérette en 3 actes, de MM. Charles Lecocq, Albert Vanloo et E. Leterrier. Les principaux rôles en seront tenus par MM. Jouanne, Coutellier, Dethurens; Mmes Nazal, Urbain, Les Saint, Rouvière. Ajoutons à cela un ensemble de 100 exécutants. Cependant ne vous y fiez pas trop; si l'habit ne fait pas le moine, la culotte ne fait pas le cousin non plus.

En y regardant de près, peut-être découvrirez-vous que ces cousins-là n'ont point bien être des cousines.

Mardi, le Trouvère, où l'on entendra MM. Raynaud, Chauvreux, Orme Dorval; Mmes Lemaitre-Schweyer et Mounier.

A l'étude, cette partition de si haute distinction et trop rare au répertoire; *Le Pardon de Ploërmel.* Du Meyerbeer et du meilleur.

L. PLACIDE CANONGE.

Pantonfles créoles 35 sous lundi à l'Etoile Rouge.

Eglise de l'Annonciation.

Pour les Pauvres.

Aujourd'hui sera chantée en l'église de l'Annonciation, une messe solennelle, d'une des œuvres marquantes de J. Concone, le fécond compositeur que tous connaissent.

Au cours de la cérémonie, on entendra, entre autres, un chœur de Stagenberger, intitulé la *Sérénade*, de Braga, violon et orgue, exécutée par Mme E. Aleix, M. R. Durel; un *Veni, Creator!* chanté par Mlle M. Gibert; *Salve, Maria*, de Mercadante, chanté par Mme E. L. G. Aleix; *O Salutaris hostia!* par Mlle A. Grima; *La Charité*, chœur, de Rossini.

Le Chœur lui même est ainsi composé: Mlles M. Gibert, mezzo-soprano; N. Laroque, M. Trémoulet, C. Gibert, A. Grima, V. Kilshaw, H. Kilshaw, L. Trémoulet, soprano; E. Denis, mezzo-soprano.

La partie de violon est confiée à M. R. Durel et l'orgue sera tenu par Mme E. L. T. Aleix, charmante organisation musicale, individualité dont la valeur littéraire est fort appréciée.

C'est surtout à son zèle infatigable qu'on doit l'organisation de cette solennité religieuse, qui sera un bienfait en même temps qu'un plaisir.

Un effet au cours de la Messe en fera une quête dont le produit total est destiné aux Pauvres de la Conférence de St-Vincent de Paul. Ainsi l'a décidé l'estimable curé de l'Annonciation, le Révérend Père Ronzel.

Nous espérons bien apprendre tout à l'heure qu'il y a un plateau chargé et surchargé; et en devoir la bonne nouvelle à Mme Raimondy, une chrétienne active, pratique, qui a bien voulu nous annoncer ce projet de secours à d'intéressantes détresses.

31 50 escarpins vernis pour messieurs à l'Etoile Rouge.

Pour la Cathédrale St-Louis.

Grande est la dépense qui s'impose à la Cathédrale St-Louis pour des réparations devenues indispensables, et qui ont été entreprises il y a quelque temps déjà.

En pareille circonstance, l'église n'a qu'une ressource, celle d'en appeler à ses fidèles et d'ajouter au bien vite que cet appel est loi invariablement entendu. On s'empresse de faire dans la pleine limite du possible.

Il est juste de rappeler aussi que le plus souvent nous avons vu, en telles occasions, l'aide venir également de personnes appartenant à des communions, à des sectes diverses.

L'argent faisant grand besoin en ce moment à la Cathédrale, il a été résolu de lui offrir une fête, qu'on rendra productive autant que faire se pourra.

Dans ce but les efforts seront prodigués et déjà on est au travail de l'organisation.

Bien entendu, ce sont encore, ce sont toujours des dames qui ont pris charge de l'excellente œuvre.

La fête dont le programme complet sera publié ultérieurement, se donnera à la Salle de la Société Portugaise, rue Dauphine; elle s'inaugurera le 14 décembre mercredi et durera jusqu'au samedi inclusivement. Elle comprendra, entr'autres, des tableaux vivants ainsi qu'un concert vocal et instrumental auquel prendront part artistes et amateurs.

La première soirée sera sous la conduite de Mme Picard, la seconde sous celle de Mmes Lubeznt et Faig, qui, toutes, s'entendent à merveilleusement à faire réussir ces fêtes de charité.

Le prix du billet est fixé à 25 cents.

Quant aux autres détails, nous prendrons plaisir, lorsque Fheare et cette venue, de les faire connaître à nos lecteurs.

Théâtre St-Charles.

The Pulse of New York est une pièce qui met à la rampe des scènes empruntées à la vie réelle de la grande métropole des Etats-Unis. Cette vie est prise par l'auteur surtout du côté comique, et il a ainsi écrit plusieurs actes que partout on a jugés fort amusants et qui font, en même temps que la fortune de l'auteur, celle des troupes par lesquelles ils sont exploités.

Pas de spectacles sont aussi attachants que celui-là; les rôles sont tenus par des artistes de mérite et nous n'en finirons pas si nous voulions donner les détails de cette belle mise en scène dont les décors remplissent tout un énorme char.

Donc à ce soir la première représentation; même programme toute la semaine.

Si vous avez des enfants à chasser amenez-les lundi à l'Etoile Rouge.

Académie de Musique.

The old Homestead est connu, suppose-nous, de presque tous ceux qui nous lisent. C'est la meilleure comédie de M. Denman Thompson; elle est de celles qui tiennent longtemps l'affiche, parce qu'elle contient des scènes pulsées dans le vrai même, des scènes qui émeuvent.

La comédie y crèise le drame; les rires se mêlent aux larmes, et Dieu merci! ceux-là finissent par avoir le dessus sur celles ci. Tout est bien qui finit bien.

La scène accompagne toujours cette pièce, pleine de moralité, intéressante en toutes ses parties et qui va être mise en relief par une troupe de choix.

The Old Homestead sera joué toute cette semaine.

Seulliers fins pour dames et messieurs, toujours au plus bas prix à l'Etoile Rouge.

Théâtre Wenger.

Nous rappelons au public que les représentations du dimanche, au théâtre Wenger, soin des rues Bourgogne et de la Douane, commencent à cinq heures.

En semaine comme le dimanche elles se composent de vaudevilles interprétés par des comiques qui valent foule à ce Café Spectacle.

Prix d'entrée 15 cents.

Grand Opera House.

C'est aujourd'hui le tour du ministrelisme, et il aura certainement bien représenté par la compagnie Field dont on connaît la vieille réputation sur tout le continent américain. Elle est engagée pour une semaine et nous arrive, écrivent nos confrères du Nord et de l'Ouest, avec tout un bagage de joyeusetés, des spécialités en grand nombre et d'amusements divers.

Le Grand Opera House est en bonne veine que lui continueront sans doute les Ministrels, cette grande famille si populaire aux Etats-Unis.

600 paires escarpins couleur pour enfants, 20 sous, lundi à l'Etoile Rouge.

Comment Garder Votre Mari à la Maison.

Il n'y a rien de plus attrayant au monde pour faire rester un homme à la maison, comme une épouse aimable et ordonnée et une maison propre et bien entretenue. Aucune femme, aucun fascinatrice qu'elle puisse être, ne peut endurer que sa maison soit sans goût, et il est bon de dire qu'il y a peu de femmes en cette ville qui ne connaissent pas ce fait. Pourquoi risquerait-elle de perdre son mari quand elle peut acheter des tapis, nattes, stores, paillassons, portières, et à des prix remarquablement bas chez Léopold Levy, 133 rue du Canal. Allez voir son assortiment.

Vendu pour un propre valeur.

Le Breton's Hed-Ache est un remède infaillible pour tous les maux de tête. Il vous guérira en 15 minutes. Il ne gerant comme devant produire ce résultat et s'il y faillissait, le prix que vous en aurez payé vous serait rendu. Vous n'en aurez jamais ensemble offre? S'il peut vous pas ce que nous le disons, nous ne voulons pas de votre argent. Pas de cara, pas de paiement.

Voyez les lots de soulliers à 80 sous la paire dans les vitrines de l'Etoile Rouge, lundi.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 27 Novembre 1892
—Indications pour la Louisiane—Beau temps, un peu plus chaud, vents du sud.

Température du 26 novembre 1892.
Thermomètre de S. A. L. GLAUBER, Opticiens
No. 142 rue de Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	66	17
M. M.	72	20
2 P. M.	74	21